

La Maison-Dieu, 150, 1982, 23-44

S^r Marie-Pierre FAURE

BIBLE ET POÉSIE SIMPLES RÉFLEXIONS

*« Dieu se promène avec moi dans le
Paradis lorsque je lis les Ecritures. »*

ST AMBROISE¹

L'ÉCRITURE est « forêt profonde, au branchage innombrable, "infinita sensum silva" : plus on s'y engage et plus on découvre qu'il est impossible de l'explorer jusqu'au bout. Table dressée par la Sagesse, chargée de mets où l'insondable divinité du Sauveur s'offre elle-même à tous en nourriture. Trésor du Saint-Esprit, dont la richesse est infinie comme lui. Vrai labyrinthe. Ciel profond. Abîme insondable. Mer immense où l'on vogue "à pleines voiles", sans fin. Océan de Mystère »². L'Écriture est une source vive : « Plus on y puise, moins on l'épuise »³. C'est « une robe tissée d'or aux mille couleurs

1. St AMBROISE, Ep 49, 3 P.L. 16 1154 B.

2. H. de LUBAC, *Exégèse médiévale*, Aubier 1959, T. I, p. 119.

3. Livres Carolins. II C XXX in *Exégèse médiévale*, o.c., p. 126.

portée par la fiancée royale »⁴. Elles sont bien étonnantes, ces lignes où le Père de Lubac rassemble tant d'images ! Dans la seule manière d'en parler, l'Écriture suscite le langage symbolique. Et ce n'est pas le fait seulement des Pères de l'Église, des hommes du moyen âge ou de Paul Claudel quand il « interroge le Cantique des Cantiques ». Une jeune moniale écrivait : « Je pars en vacances dans l'Écriture », et une autre : « Je vais prendre ma bible et déjà j'entends les pas de Celui qui vient dans la brise du soir », singulier écho à ce mot d'Ambroise que nous mettions en exergue.

La Bible, poème de Dieu

« Les livres entiers tant de l'Ancien que du Nouveau Testament (...) ont Dieu pour auteur, et ont été transmis comme tels à l'Église elle-même. Pour la rédaction des Livres saints, Dieu a choisi des hommes ; il les a employés en leur laissant l'usage de leurs facultés et de toutes leurs ressources, pour que, lui-même agissant en eux et par eux, ils transmettent par écrit en auteurs véritables, tout ce qu'il voulait et cela seulement. »

Vatican II⁵

De fait, c'est dans cette double origine que s'enracine la puissance poétique de la Bible. D'une part, « en tout temps l'Écriture a été appréciée comme une œuvre d'art de Dieu qui porte au front le sceau de son auteur »⁶. D'autre part, en tant qu'œuvre des hommes, la Bible comme tous les grands langages religieux s'exprime en termes poétiques.

Il me semble que nous percevons ce sceau de Dieu à travers une triple expérience : une expérience de l'unité de la Bible, une expérience de connaturalité avec la Bible et celle d'une exigence de vie.

4. St BASILE, In Ps XLIV, *Exégèse médiévale*, o.c., p. 125.

5. Constitution « de Divina Revelatione » (*Dei Verbum*) chap. III, n° 11.

6. Urs von BALTAZAR, *La Gloire et la Croix*, Montaigne 1965, t. I, p. 450.

C'est bien le sceau de Dieu que cette inexplicable unité que nous découvrons au-delà de la diversité des Livres et des genres littéraires, depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse. Unité qui passe par les longues généalogies des Nombres et la narration de l'histoire fondatrice d'Israël ; qui englobe le code des sacrifices de l'ancienne Alliance, le cri des psalmistes, les propos désabusés de Qohélet, les chants de l'épouse et de l'époux, la sagesse populaire des Proverbes, les avertissements des prophètes, l'enseignement de l'Apôtre, les évangiles... C'est l'unité du dessein de Dieu qui se déploie dans cette diversité et l'amoureux de la Bible en perçoit les harmoniques ; alors l'histoire des hommes, si sombre et sanglante qu'elle soit, lui apparaît comme une hymne à la gloire de Dieu faite pour être chantée. C'est dans la saisie de cette unité de la Bible que nous commençons à pressentir ce que Bernard Quelquejeu appelle « la poétique de l'Alliance-Royaume », « la configuration de la poétique chrétienne »⁷. Et dans la saisie de cette unité il s'agit bien moins d'une lecture que d'une expérience de la Parole écrite de Dieu.

Cette expérience nous pousse à nous laisser configurer nous-mêmes à la poétique chrétienne, à y puiser notre inspiration quotidienne de vie. De fait, elle s'accompagne, nous l'avons dit, d'une expérience de connaturabilité avec la Bible. Expérience spirituelle, expérience de foi. Nous sommes « de la Bible » comme nous sommes de notre pays, pays familier d'autant plus aimé qu'il « restera jusqu'au dernier jour de l'Eglise même, une terre inexplorée et vierge »⁸. Livré à l'Ecriture, le chrétien éprouve qu'il en devient à son tour « comme l'auteur ». Expérience surprenante qui traverse les siècles. Déjà Cassien écrivait : « Pénétrés des mêmes sentiments dans lesquels le Psaume a été chanté ou composé, nous en devenons pour ainsi dire les auteurs »⁹. C'est bien parce que l'Ecriture est signée de Dieu que nous pouvons en devenir « comme les auteurs ».

7. Bernard QUELQUEJEU, « Du christianisme comme « poétique », *Christus* 105, janvier 1980, pp. 14-15.

8. NEWMAN in *Exégèse médiévale*, o.c., p. 126.

9. CASSIEN, *Conférence X*, 11 (S.C. 34, p. 92).

Nous possédons l'Esprit même de Celui dont elle est l'œuvre.

Le sceau de Dieu dans l'Écriture se reconnaît encore à ce qu'elle nous pousse à « faire la vérité ». Non pas tant parce qu'elle est un discours du vouloir que parce qu'elle éveille en nous un dynamisme intérieur. Osons traduire « faire la vérité » par « vivre en poésie » ; « seulement cette poésie n'est pas le propre des poètes : elle est le propre de tout homme qui existe en lui-même, qui a retrouvé sa propre parole¹⁰ ». Dans cette conquête de notre propre parole, il s'agit sans cesse de nous laisser convertir de l'imaginaire au réel. Vivre en poésie, c'est vivre avec le Dieu créateur, le Dieu du « faire », celui « qui a fait le ciel et la terre » (Ps 123, 8) et dit au commencement : « *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance* » (Gen 1, 26). C'est vivre avec le Dieu de la Bible dans un dialogue qui suppose bien deux êtres de parole, dans tous les sens de l'expression.

La Bible, langage d'hommes

« Les paroles de Dieu, exprimées en des langues humaines, se sont faites semblables au langage humain. »

Vatican II¹¹

Si le langage humain des auteurs de la Bible use des discours du vouloir et de ceux du savoir, il recourt surtout à « un troisième type de langage, le *langage de l'existence*. Celui-là n'est pas "utile", il ne "sert" à rien, mais il fait mieux : il dit le sens, il donne carrière aux voix lointaines de la tradition et de l'avenir, il rend participants aux forces obscures et magnifiques que nous ne cessons de pressentir au cœur de chaque expérience un peu vraie. Telle est la noblesse du symbole, telle est l'irréductible mission de la poésie »¹².

10. Pierre GANNE, *Qui dites-vous que je suis ?*, Le Centurion 1982, p. 50.

11. Constitution « De Divina Revelatione », chap. III, n° 13.

12. QUELQUEJEU, o.c., p. 13.

Ce n'est pas le lieu de parler des règles et des procédés de la poésie biblique. Qu'il nous suffise ici d'évoquer le sens de la nature qui apparaît dans la Bible et la manière dont il s'exprime. C'est bien là une dimension universelle de la poésie, un de ses aspects toujours actuel, encore que nous y soyons peut-être moins sensibles aujourd'hui. (Nous savons pourtant que la publicité utilise le thème de la nature et célèbre les pays du soleil, la beauté des fjords, la lande bretonne : contre-discours poétique qui tue peut-être en nous le sens poétique)¹³. Au contraire de la publicité, le poète biblique prend au sérieux la création qui l'entoure. Il la sait « très bonne » dès l'origine. Quand il chante

« A voir ton ciel, ouvrage de tes doigts,
la lune et les étoiles que tu fixas,
qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui ? » (Ps 8,
4-5),

son regard éveille le nôtre comme le fait Jésus quand il nous dit : « *Regardez les oiseaux du ciel... Observez les lis des champs.* » De fait nous sommes invités à regarder le visible pour contempler l'invisible, la grandeur de Dieu, son amour de l'homme, sa providence. Et ce regard qui s'étonne, le poète biblique le pose aussi sur ce mystère que l'homme est à lui-même :

« C'est toi qui as créé mes reins,
qui m'as tissé dans le sein de ma mère.
Je reconnais devant toi le prodige,
l'être étonnant que je suis :
étonnantes sont tes œuvres,
toute mon âme le sait » (Ps 138, 13-14).

Une lecture de la Bible attentive à sa dimension poétique, une lecture qui est toujours aux confins de l'expérience, ne fera jamais fi de l'apport des exégètes contemporains. Leur interprétation de la Sainte Ecriture

13. Cf. L.-M. CHAUVET, *Du Symbolique au Symbole*, Le Cerf 1979, chap. V, « Liturgie chrétienne et société de consommation ».

est au service de la foi. Son fruit le plus précieux est de nous aider à « saisir clairement quels échanges Dieu lui-même a voulu avoir avec nous »¹⁴, en nous découvrant les intentions des auteurs des livres de la Bible. « Il faut donc que l'interprète recherche le sens qu'en des circonstances déterminées, l'hagiographe, étant donné les conditions de son époque et de sa culture, a voulu exprimer (...) Pour comprendre correctement ce que l'auteur sacré a voulu affirmer par écrit, il faut soigneusement prendre garde à ces façons de sentir, de dire ou de raconter, qui étaient habituelles dans le milieu et à l'époque de l'hagiographe. »¹⁵ Or c'est sans doute dans cette façon de sentir et de dire que nous entrevoyons quelques-unes des raisons pour laquelle la Bible est d'une si grande puissance poétique.

En effet, comme tous les hommes de l'antiquité ceux de la Bible ont eu un sens inné et aigu du symbole. Mais la culture de la Bible ajoute peut-être ces deux notes propres :

1. Une *anthropologie* qui envisage beaucoup moins l'homme en zones séparées que globalement, sous tel angle ou tel autre : chair, corps, âme, esprit, cœur, — et même œil, mains, reins etc... Et ceci accentue ce symbole qu'est l'homme pour lui-même et pour autrui.

2. Une *eschatologie* qui n'est pas purement future mais déjà à l'œuvre dans le présent. Aussi lorsque saint Paul nous exhorte à regarder non aux réalités visibles et donc passagères, mais aux invisibles qui sont éternelles (2 Co 4, 18), s'agit-il bien moins de domaines différents, que d'un regard différent : un regard de foi pour lequel la réalité d'ici-bas n'existe pas en elle-même, mais ouverte sur son au-delà et symbolique de cet au-delà.

Et j'ajouterai ceci qui n'est pas sans rapport avec cette seconde note. La puissance symbolisante de l'Écriture se trouve répercutée par les Pères de l'Église, en des termes d'une poésie souvent intense, quand ils nous en dégagent la *typologie*. Comme la poésie, la typologie établit des

14. Constitution « De Divina Revelatione », chap. III, n° 12.

15. *Ibidem*.

rapports. Ou plutôt elle les discerne. L'analogie qui existe dans les œuvres de Dieu au long de l'histoire du salut en est le fondement : il y a une analogie entre l'événement du passé, le déluge ou l'exode par exemple, la symbolique du sacrement et l'événement eschatologique, objet de notre espérance. Et cette typologie se trouve exprimée déjà chez les auteurs du Nouveau Testament.

L'appel de la Bible à la louange

« Parmi les secours et les profits que la Religion apporte à la poésie, j'en indiquerai trois.

Le premier est que la foi en Dieu permet la louange. La louange est peut-être le plus grand moteur de la poésie, parce qu'elle est l'expression du besoin le plus profond de l'âme, la voix de la joie et de la vie, le devoir de toute la création, celui en qui chaque créature a besoin de tous les autres. La grande poésie, depuis les hymnes védiques jusqu'au Cantique du Soleil de saint François est une louange. La louange est par excellence le thème qui *compose*. Personne ne chante seul. Même les étoiles du ciel, lisons-nous dans les Livres saints, chantent ensemble. »

Paul CLAUDEL¹⁶

L'appel à dire la louange de Dieu retentit dans toute l'Écriture et plus particulièrement dans le psautier. L'invitation initiale du Psaume 32 le résume et l'exprime comme un des droits et des devoirs des justes, de ceux qui « font la vérité » :

*Criez de joie pour le Seigneur, hommes justes !
Hommes droits, à vous la louange ! (Ps 32, 1)*

Par leur louange, les justes donnent voix à toute la création ; ils en décèlent et en révèlent le sens :

16. Paul CLAUDEL, *Réflexions sur la poésie*, Gallimard 1963, p. 182, Religion et poésie.

*Et que tout être vivant
chante louange au Seigneur! Alléluia! (Ps 150, 6).*

Tel est le dernier mot du Livre des psaumes. Mais c'est tout au long de ses pages qu'il apprend au poète d'aujourd'hui ce qui aujourd'hui encore doit susciter sa louange : fidélité du Dieu Sauveur, attention de Dieu aux petits, foi en un « sens » face à l'absurdité de l'histoire, solidité de l'Alliance, renversement des situations. « Point de ténèbres sans espoir de lumière¹⁷. »

Le poète biblique n'use pas de mots extraordinaires ; il use d'une manière extraordinaire des mots de tous les jours, dans le combat de chaque jour. Et il n'en use pas pour se dire lui-même, se prolonger lui-même, mais pour une communion et un partage ; pour un mémorial. Telle devrait être la démarche du poète chrétien à l'écoute des psalmistes. De ce point de vue, l'œuvre d'Ernesto Cardena est exemplaire. On a pu dire qu'il était « le plus puissant rénovateur de la poésie latino-américaine après Neruda »¹⁸. Si ses « Psaumes » sont politiques, le psautier l'est aussi à quelques égards. Ce que nous osons dire à Dieu dans le Psaume 93 est stupéfiant mais relève d'un certain regard politique :

*Es-tu l'allié d'un pouvoir corrompu
qui engendre la misère au mépris des lois? (Ps 93, 20)*

Cardenal reprend le cri des psalmistes et leur langage. Je voudrais citer ici son premier Psaume :

*Bienheureux l'homme
qui ne suit pas les conseils du Parti
qui n'assiste pas à ses meetings
qui ne s'attable pas avec les gangsters
ni avec les généraux dans le Conseil de Guerre
Bienheureux l'homme qui n'espionne pas son frère*

17. C.F.C. Hymne pour le Carême « Point de prodigue », in *Prière du temps présent*, 1980, p. 198.

18. E. CAROLENAL, *Psaumes*, Le Cerf 1980, introduction p. 5.

qui ne dénonce pas son compagnon de collègue
Bienheureux l'homme
qui ne lit pas les annonces commerciales
qui n'écoute pas leurs radios
qui ne croit pas à leurs slogans
*Il sera comme un arbre planté tout près d'une source*¹⁹

Et en écho au psaume 7, il écrit :

Délivre-moi, Seigneur
des S.S. de la N.K.V.D. du F.B.I. de la G.N.
 (...)

Défends-moi, Seigneur du procès falsifié!
Défends les exilés et les déportés
les accusés d'espionnage et de sabotage
 (...)

Les armes du Seigneur sont plus terribles
que les armes nucléaires!
Ceux qui « purgent » les autres
seront à leur tour « purgés »

Mais moi je te chanterai car tu es juste
je te chanterai dans mes psaumes
*dans mes poèmes*²⁰.

Le chant chrétien, un chant pascal

Parlant des trois secours que la religion apporte à la poésie, Claudel nommait après la louange, la parole et le drame : « La religion non seulement nous apporte le chant, elle nous apporte aussi la parole (...) non seulement la *joie* mais aussi le *sens*. (...) Le troisième avantage que nous apporte la religion est le *drame*. (...) Nous sommes capables de faire un bien infini et un mal infini. Nous avons à trouver notre Route, conduite ou égarée, comme des héros d'Homère, par des amis ou des ennemis invisibles

19. *Ibid.*, p. 7.

20. *Ibid.*, p. 13.

(...) » Et il concluait : « La Religion n'a pas seulement mis le drame dans la vie, elle a mis à son terme, dans la Mort, la forme la plus haute du drame qui pour tout vrai disciple de notre Divin Maître est le *sacrifice*²¹. » Pâque du Christ vers qui tout converge :

*Tous les chemins du Dieu vivant
Mènent à Pâque,
Tous ceux de l'homme à son impasse (...)* ²².

Pâque qui nous héberge :

*Prenez son corps dès maintenant,
Il vous convie
A devenir eucharistie :
Et vous verrez que Dieu vous prend,
Qu'il vous héberge dans sa vie
Et vous fait hommes de son sang*²³.

La liturgie, poème biblique

« Dans la célébration de la liturgie, la Sainte Ecriture a une importance extrême. C'est d'elle que sont tirés les textes qu'on lit et que l'on chante ; *c'est sous son inspiration et dans son élan que les prières, les oraisons et les hymnes liturgiques ont jailli*, et c'est d'elle que les actions et les symboles reçoivent leur signification. »

Vatican II²⁴

De l'hymnaire latin d'autrefois

Toute l'hymnodie chrétienne est tissée de références bibliques : il suffit d'ouvrir l'hymnaire latin antérieur à la

21. P. CLAUDEL o.c., pp. 182-183.

22. Patrice DE LA TOUR DU PIN, Hymne pour la Fête du Saint-Sacrement, *Prière du temps présent*, p. 531.

23. *Ibidem*.

24. Constitution « de Sacra Liturgia » (*Sacro sanctum Concilium*), chap. I^{er}, II, 24.

dernière réforme liturgique pour s'en convaincre. Convaincant de ce point de vue, cet hymnaire ne nous présente pas moins la liturgie comme un ensemble clos auquel rien ne pouvait être ajouté. La réforme liturgique nous a fait rejoindre une situation beaucoup plus ancienne, celle dont parle Dom Jean Leclercq dans « L'amour des lettres et le désir de Dieu » : « Pendant tout le moyen âge, et dans tout l'Occident, on ne cessa de composer des textes littéraires destinés à être chantés dans le service divin. Ils constituent la plus grande partie de ces quelques 42 000 pièces de vers que mentionne le *Repertorium hymnologicum* d'Ulysse Chevalier, de ces quelques 55 volumes d'*Analecta hymnica* qu'ont publié Dreves et Blume. Ce sont des textes qu'on n'a plus guère l'occasion de lire : ils n'ont pas été écrits pour être lus mais pour être chantés à l'office divin »²⁵.

On peut retenir quatre caractéristiques de cette activité littéraire au service de la liturgie :

1. Elle fut, alors, principalement l'œuvre des *milieux monastiques* : « Nous n'aurions pas une idée exacte de la vie que menaient les moines, non plus que de leur activité littéraire, si nous perdions de vue la place que ces compositions ont eue dans leur emploi du temps et dans leurs préoccupations.

Car ces textes, ils les ont aimés. Ceux qui en eurent l'occasion et le talent ont aimé les composer. Et tous ont aimé à chanter

*Les délicieuses Kyrielles,
Les séquences douces et belles,
A haute voix et à haut ton*²⁶. »

2. Sa dominante en est *la joie*. Jean Leclercq, après Léon Gauthier, le fait remarquer. C'est celle d'un temps où « il fallait chanter, insister, crier et répéter que l'on était heureux de ce que Dieu faisait pour les hommes »²⁷, celle

25. Jean LECLERQ, *Initiation aux auteurs monastiques du Moyen-Age. L'amour des lettres et le désir de Dieu*, Le Cerf 1963², pp. 222-223.

26. *Ibidem*, p. 223.

27. *Ibidem*, p. 226.

d'un temps où la religion apparaît « éclatante d'enthousiasme ». Cette poésie où affleurent la vitalité et la confiance d'enfants de Dieu ne se coupe pas de ses sources et reste pour cela de doctrine sûre malgré la vivacité de l'imagination. (Et nous sentons bien que ceci est pour nous exemplaire.)

3. Cette activité littéraire liturgique du moyen âge a produit de véritables chefs-d'œuvre mais elle n'échappe pas à la loi des ensembles. C'est dire qu'elle est d'*inégal* qualité. Les défauts en sont facilement discernables et portent aussi la marque de leur temps et, sans doute, du milieu dont elle est le fruit : « A la verve d'esprits primitifs, originaux et primesautiers, s'allie souvent chez ses auteurs un curieux besoin d'artifices purement conventionnels : ils sont volontiers esclaves des *clausulae*, ils abusent des diminutifs et des superlatifs, des mots rares et des termes grecs ; les allusions mythologiques trahissent chez certains d'entre eux le pédantisme et la préciosité. »²⁸ Abus des mots rares quand le Psautier utilise, nous l'avons dit, d'une manière si saisissante les mots de tous les jours ! Cependant nos auteurs — et c'est ce qui les sauve — se tiennent fondamentalement en contact avec la source scripturaire.

Ce que nous venons de relever interroge les auteurs ou les groupes d'auteurs d'aujourd'hui. N'y aurait-il pas, parfois, dans leurs œuvres des défauts typiques de leur propre temps ou de leur milieu ?

4. L'œuvre liturgique du moyen âge reste éminemment *traditionnelle* en ce qu'elle s'enracine dans la Bible et les Pères. Dans les innombrables réussites, si « ces compositions revêtent un caractère essentiellement poétique, c'est parce qu'elles sont dues à des esprits façonnés par l'Écriture sainte : leurs modes d'expressions sont concrets, imagés ; leurs mots valent moins par ce qu'ils disent que par ce qu'ils veulent dire (...) Toute la délicatesse de la poésie liturgique vient de l'usage libre et harmonieux qu'elle fait des paroles sacrées ». Et Dom Jean Leclercq nous fait

28. *Ibidem*, p. 223.

remarquer cette « hardiesse à rapprocher deux textes dont l'un éclaire l'autre » aussi bien que « cette façon de se donner à des textes toujours les mêmes des coloris très variés, en encadrant, par exemple, les Psaumes entre des antiennes ». Car l'hymnodie ne représente pas à elle seule la poésie liturgique. « Tout cet art — et ne rappelle-t-il pas celui de Claudel, de Péguy ? — est celui de la grande et traditionnelle liturgie. Les répons, en particulier sont généralement construits selon ce style. »²⁹

aux hymnes pour le temps présent

Songez-nous assez, aujourd'hui, à reconnaître la poésie dans ces pièces modestes que sont nos antiennes et nos répons ? Là aussi le poète liturgique s'exprime :

*Gloire à toi, Dieu Très-Haut,
qui envoies ta Parole
et répands ton Souffle
pour que se lève un peuple nouveau, alléluia !³⁰*

ou bien encore :

*Un souffle de joie
soulève le monde !
Dans l'ivresse de l'Esprit
toute langue publie la merveille :
Jésus, Seigneur, alléluia !³¹*

L'art du poète, en ce domaine, peut s'exercer d'une manière créative dans une traduction qui l'enracine dans la tradition :

*O Roi de l'univers,
ô Désiré des nations,
pierre angulaire*

29. *Ibidem*, p. 225.

30. Antienne pour la fête de la Trinité, office de la veille au soir, *Prière du temps présent*, p. 513.

31. Antienne pour la fête de la Pentecôte, texte CFC.

*qui joint ensemble l'un et l'autre mur,
force de l'homme pétri du limon,
viens, Seigneur, viens nous sauver!*³²

Mais la composition des antiennes, dans son écoute de la Bible et des Pères, ne passe pas forcément par la traduction du latin. Elle peut relever d'une création originale :

*Un glaive a transpercé ton âme,
Vierge Marie,
Un glaive tournoyait,
gardant la porte du Paradis.
Devant toi, Eve nouvelle,
s'ouvre la lumière,
et radieuse, tu t'avances
jusqu'à l'Arbre de vie.*³³

Et les répons sont eux aussi, aujourd'hui comme hier, le fruit d'une mise en œuvre poétique, dans la manière dont ils organisent l'Écriture. D'une part, ils y puisent leur matériau, d'autre part ils en dégagent les harmoniques, les correspondances :

*Veillons,
car nous ne savons
ni le jour, ni l'heure!
— Le veilleur a crié :
Sur la tour de guet, je me tiens tout le jour.*

*Veillons,
car nous ne savons
ni le jour, ni l'heure!
— Le veilleur a crié :
Voici le matin, et puis encore la nuit;
convertissez-vous au Seigneur!*

32. O Rex gentium, Antienne du cantique de Marie, le 22 décembre, *Prière du temps présent*, p. 60.

33. CFC, *Guetteur de l'aube*, Desclée 1976, p. 99.

*Veillons,
car nous ne savons
ni le jour, ni l'heure!*³⁴

Correspondances cachées

La tradition patristique a toujours vu dans l'Écriture et dans la nature le double miroir où Dieu se dévoile. Or pour le poète, plus que pour d'autres, la nature est remplie de « correspondances » cachées. Rappelons-nous le sonnet de Baudelaire : « les parfums, les couleurs et les sons se répondent ». Il n'est pas étonnant que le don poétique sensibilise particulièrement aux « correspondances » cachées de l'Écriture, ces correspondances que des répons, comme celui que nous avons cité, mettent en évidence.

En ce qui concerne l'hymnodie, nous pourrions rechercher dans les hymnes nouvelles de « Prière du temps présent », les références ou les harmonies bibliques. Le travail serait peut-être fastidieux mais concluant. Je préfère partir d'un texte de l'Écriture et relever comment il est répercuté par les nouveaux auteurs liturgiques. Ouvrons la Bible à sa première page : « Lorsque Dieu commença la création du ciel et de la terre, la terre était déserte et vide et la ténèbre à la surface des eaux ; le souffle de Dieu planait à la surface des eaux » (1, 1-2). On ne peut dire mieux sur l'instant insaisissable qui précède la création. « Mais il n'y avait que l'esprit, Dieu, cet esprit totalement lumineux », dit Syméon le Nouveau Théologien³⁵. Les mots de la Genèse peuvent nous conduire d'un bout à l'autre du Livre et y résonner sans cesse enrichis d'un surcroît de sens. Ils peuvent aussi prendre corps dans des paroles humaines :

*Amour qui planais sur les eaux
Et les berças du premier souffle,
Nos âmes dorment ;*

34. Répons du 1^{er} samedi de l'Avent (en écho à Is 21, 6-12), *Liturgie des Heures*, I, 55.

35. SYMÉON LE NOUVEAU THÉOLOGIEN, *Hymne* 38, 35 (S.C. 174, p. 471).

*Prends-les d'un battement nouveau
Qui reflue au Christ vers leur source
Pour déborder parmi les hommes*³⁶.

Nous reconnaissons la voix de Patrice de la Tour du Pin. D'autres se mêlent à la sienne, qui ont trouvé leur inspiration, leur respiration, dans les mots mêmes de l'Écriture :

*Esprit qui planes sur les eaux,
Apaise en nous les discordances,
Les flots inquiets, le bruit des mots,
Les tourbillons des vanités,
Et fais surgir dans le silence
La Parole qui nous recrée*³⁷.

Et encore :

*Ouvrez vos cœurs au souffle de Dieu,
Sa vie se greffe aux âmes qu'il touche ;
Qu'un peuple nouveau
Renaisse des eaux
Où plane l'Esprit de vos baptêmes*³⁸.

Une assimilation vivante et libre de la Bible

Le plus souvent, il ne s'agira pas pour l'hymnographe de citer l'Écriture mais bien plutôt d'en faire sa propre parole en la conjuguant, avec ses mots de tous les jours. Dans les exemples que nous venons de donner, nous pouvons relever quelques signes, les plus évidents, de cette liberté et de cette assimilation indispensables à la poésie.

En ce qui concerne la forme littéraire,

36. Patrice de LA TOUR DU PIN, Hymne pour la fête de la Pentecôte, *Prière du temps présent*, p. 504.

37. C.F.C., Hymne pour la fête de la Pentecôte, *Prière du temps présent*, p. 499.

38. D. RIMAND, Hymne pour la fête de la Pentecôte, *Prière du temps présent*, p. 508.

1. Gen 1.1-2 est en « il ». L'hymne de P. de la Tour du Pin et celle de la C.F.C. sont en « tu ». D. Rimaud parle bien de l'Esprit à la 3^e personne du singulier mais c'est dans un discours en « vous ».

2. La Bible parle au passé. Les hymnes « Esprit qui planes » et « Ouvrez vos cœurs » parlent au présent. « Amour qui planais sur les eaux » emploie bien l'imparfait mais c'est pour déboucher sur le présent : « Nos âmes dorment ; Prends-les d'un battement nouveau... »

En ce qui concerne le fond, notons que ces hymnes font avancer le texte biblique qui est d'ailleurs prophétique des réalités à venir. Selon la sensibilité et le choix de l'auteur, l'hymne avance vers des perspectives plus christiques, ou plus sacramentelles, ou plus subjectives, comme c'est le cas pour l'hymne de la C.F.C., mais d'une subjectivité qui reste objective et communicable, car elle est celle du combat chrétien.

Les exigences de l'hymne liturgique

En citant ce texte de la Genèse, nous ne pouvons pas ne pas évoquer les pages somptueuses de Claudel dans la deuxième de ses « Grandes odes », celle qui justement s'intitule : « L'Esprit et l'eau ». Et cela nous donne l'occasion de préciser une des caractéristiques de la poésie liturgique, dans le cas présent de celle de l'hymne. L'hymne, comme tout poème, relève d'un « faire » qui est « l'écriture ». Une Ode de Claudel est achevée quand elle est écrite. Mais l'hymne liturgique ne trouve son achèvement que lorsqu'elle est chantée, chantée dans la prière de l'Eglise. Elle reçoit de la musique et du rite un surcroît de sens, comme elle leur en apporte un.

Un exemple : le thème de la Genèse

Si je poursuis la lecture de la Genèse, je me laisse prendre par le rythme créateur : Dieu dit. Dieu fit. Dieu vit. Dieu nomme. Dieu appelle. Dieu sépare. Ce rythme

créateur peut susciter celui du poète dont la foi sait bien qu'en tout cela Dieu prépare un autre commencement :

*Voici la nuit,
L'immense nuit des origines,
Et rien n'existe hormis l'Amour,
Hormis l'Amour qui se dessine :
En séparant le sable et l'eau,
Dieu préparait comme un berceau
La Terre où il viendrait au jour*³⁹.

Plus loin, le Livre de la Genèse nous parlera du « jardin planté en Eden, à l'Orient ». C'est ce jardin qu'évoque pour nous ces lignes :

*Terre en appel d'un monde nouveau,
Quand donc verras-tu refleurir
Nos enfances divines ?*⁴⁰

et avec plus d'évidence encore celles-ci :

*Rappelle-toi lorsque tu vins
Dans le vent de nuit au jardin
De la genèse,
Afin que l'homme trouve au cœur
Un nouveau jour plus intérieur
Qui le rappelle à son Seigneur,
Quand l'autre baisse*⁴¹.

Citons encore une hymne moins connue et belle pourtant :

*Mémoire des temps anciens
Dans un corps mortel,
L'innocence nue*

39. D. RIMAND, Hymne pour le temps ordinaire, *Prière du temps présent*, p. 732.

40. Cl. BERNARD, Hymne pour l'Avent, *Prière du temps présent*, p. 7.

41. P. de LA TOUR DU PIN, Hymne pour le temps ordinaire, *Prière du temps présent*, p. 781.

*Frappe au cœur de l'homme ;
 Mais nul ne peut revenir
 Au jardin virginal ;
 Seigneur, ouvre-nous la porte !⁴²*

N'est-il pas curieux que ces deux textes associent l'un et l'autre le jardin de la genèse au thème de la mémoire ? En fait, ce n'est pas seulement avec tel texte précis mais avec la globalité de l'Écriture que leurs auteurs sont en contact. Toute la Bible apprend au croyant que l'homme peut dire à Dieu : « Souviens-toi », et que Dieu dit aussi à l'homme : « Souviens-toi » ; l'inspiration puisée dans l'Écriture atteint le niveau de la foi ; le chrétien sait et croit que même la « mémoire des temps anciens » est eschatologique et le conduit de l'avant. C'est le héros grec, c'est Ulysse qui revient à son point de départ. « Nostoï », les retours : ainsi se nomme le poème d'Homère. La nostalgie du chrétien est convertie ; elle a changé de sens ; elle ne le ramène pas vers le jardin perdu ; elle est « nostalgie du Père »⁴³ et donc désir du Règne qui vient. C'est cette santé spirituelle, cette vigueur que l'Écriture donne au poète et qui doit transparaître dans son œuvre.

Nous voudrions rappeler ici un texte du 4^e siècle, celui où Ephrem de Nisibe chante comment le livre de la Genèse le conduisit au Paradis, ce paradis qu'annonçait le jardin d'autrefois :

*J'ai entrepris de lire le début de ce Livre
 Et j'ai frémi de joie :
 Les versets et les lignes
 M'ouvraient tout grand leurs bras.
 Le premier, qui vers moi s'en accourut joyeux,
 Me baisa, me mena jusqu'à son compagnon.
 Et lorsque je parvins
 A la ligne où s'inscrit
 Le dit du Paradis, se saisissant de moi,*

42. C.F.C., *Guetteur de l'aube*, Desclée 1976, p. 28.

43. C.F.C., *La nuit, le jour*, Desclée 1973, p. 103.

*Elle me transporta
Du sein même du Livre
Au sein du Paradis*⁴⁴.

Le jeu du poète devant la Bible

Une approche des hymnes de « Prière du temps présent » à partir des premières pages du Livre est forcément très limitée. Ce n'est qu'une piste parmi tant d'autres. On pourrait, par exemple, chercher comment y retentissent l'épisode du passage de la mer rouge ou celui d'Elie au Mont Horeb, le livre de la Consolation d'Isaïe, les évangiles de l'enfance, telle ou telle péricope des synoptiques ou de saint Jean, les récits de la Passion ou ceux des apparitions du Ressuscité. Ou comment la poésie liturgique s'approprie les grands thèmes bibliques de l'Alliance, du désert, du temple et de Jérusalem, du Jour de Dieu, du peuple nouveau, du Royaume, comme de la miséricorde, de la libération des pauvres, de la justice et du renversement des situations. On pourrait s'interroger sur son utilisation des images scripturaires : la semence, le grain qui meurt, la source d'eau vive, la lampe sous boisseau... Cette énumération n'est pas faite au hasard ; chacun des termes pourraient en être justifiés par un ou plusieurs textes. Au niveau du vocabulaire, nous verrions que certains auteurs ont parfois cité textuellement la Bible, et que tel ou tel verset devient même dans l'hymne une sorte de refrain intégré⁴⁵. En d'autres cas, l'allusion est transparente, dans les hymnes que nous avons étudiées plus haut, par exemple. Elle est parfois extrêmement cachée comme si elle n'était même pas apparue à son auteur tant l'Écriture lui est devenue sienne.

Nous écrivions plus haut que le poète biblique n'écrit pas « pour se dire lui-même, se prolonger lui-même, mais pour

44. EPHREM DE NISIBE, *Hymnes sur le Paradis*, V, 3 (S.C. 137), p. 72.

45. Cf. par exemple Is 11, 9 dans l'hymne « Dieu est à l'œuvre en cet âge » (P.T.P. p. 7), Mt 11, 3 dans l'hymne « Celui qui doit venir » (P.T.P. p. 8).

une communion et un partage ». C'est là un nouveau point d'accord — et dans accord il y a « cœur » — entre l'Écriture et le poème liturgique où le « Je » quand il s'exprime est toujours un « Je » de communion, « Je » qui peut d'ailleurs devenir celui d'un témoin de l'Évangile comme dans l'hymne si évocatrice proposée pour la fête de Saint Jean :

*C'est un corps glorieux
Que le Corps du Seigneur,
Pour y reposer mon cœur
Nul autre je ne veux.*⁴⁶

Cela n'empêche pas cette poésie de rester très personnelle. Personnelle dans son « faire », dans son ancrage. Il n'y aurait pas autrement de poésie : « Je me suis souvent demandé comment le terme de poésie dérivait du ποιεῖν grec, et en quoi il représentait l'acte de *faire* ; et je me suis répondu que son exercice tendait précisément à *faire* un univers verbal personnel et donc centré sur le foyer *moi*, en conjuguant le mouvement et les stades de sa fixation relative par l'écriture »⁴⁷. L'auteur liturgique a son univers verbal personnel. Mais c'est pour célébrer le Seigneur, le Seigneur que lui révèle la Bible. Il n'est que cymbale retentissante s'il n'est pas lui-même engagé dans une profonde expérience de foi, mais ce n'est pas son propre voyage qu'il veut d'abord raconter et chanter, c'est le mystère du Christ.

Et il le fait dans une langue qui n'est pas plus intemporelle qu'elle n'est impersonnelle. Nous avons parlé de la dominante de la poésie liturgique du moyen âge. Que l'on ne s'étonne pas trop que cette poésie porte aujourd'hui la marque de l'inquiétude et de l'angoisse ! Nous sommes des hommes et des femmes de notre temps, de ce temps du soupçon et de la menace nucléaire. De ce temps du goulag et des tortures. De ce temps où les civilisations ont appris qu'elles sont mortelles. Que refusons-nous quand nous

46. J. Cl. RENARD, Hymne pour la fête de St-Jean, *Prière du temps présent*, p. 1398.

47. P. de LA TOUR DU PIN, Lettre à des contemplatifs, *La nuit, le jour*, Desclée 1973. Préface, p. 6.

refusons des textes liturgiques qui interrogent et qui demandent à Dieu « pourquoi » ? L'Écriture est témoin d'un printemps invincible mais aussi d'un monde dans les douleurs de l'enfantement. Elle est témoin d'un enthousiasme qui ne passe pas et des tâtonnements de la foi. Elle est témoin de l'exaucement des pauvres et de tant de « prières inexaucées ». Elle est vérité du *cor inquietum*, dit Urs von Baltazar. Et il ajoutait : ... « du *cor inquietum*, de l'espérance et de l'amour désirant »⁴⁸. L'amour désirant qui ne se lasse pas de chercher des motifs de louange à Dieu : « le premier n'est-il pas dans l'extraordinaire de chercher à le louer et dans le pouvoir, bien limité sans doute, de le faire ? De le faire parce que la vie nous presse de formuler l'action de grâce, l'action de la grâce en elle ».⁴⁹ Cependant qui donc a pu chercher à formuler l'action de grâce et n'a pas, pour finir, entendu une autre voix :

*Mais dis-leur aussi
qu'il n'est pas ce que tu dis
et que tu ne sais
rien de lui*⁵⁰.

Patrice de la Tour du Pin l'écrivait si justement, et c'est par ce mot que nous concluerons : « L'exercice poétique me semble au moins toujours toucher l'insuffisance de la parole humaine à traduire les affaires de Dieu, nous ramener à notre propre insuffisance devant lui, et finalement au silence : un silence d'où vous êtes partis et auquel vous aboutissez, après un parcours où il est constamment lié à la parole ».⁵¹ A la parole et à la parole de Dieu.

Sr Marie-Pierre FAURE

48. URS VON BALTAZAR, « Dieu a parlé un langage d'homme », in *Parole de Dieu et liturgie*, (Lex orandi 25), Le Cerf 1958, p. 86.

49. P. de LA TOUR DU PIN, o.c. p. 12.

50. CFC, *La nuit, le jour*, Desclée 1973, p. 33.

51. P. de LA TOUR DU PIN, o.c., p. 5.